

laient élire Papin, mais l'Hon. A. A. Dorion réunit la majorité des suffrages.

C'est le lieu de dire que Papin était fait pour le commandement; il en avait l'instinct et le caractère; tôt ou tard il serait parvenu au premier poste.

A un parti composé d'éléments si divers et dont les idées étaient plus ou moins antipathiques à la population, il fallait, peut-être, un chef comme Papin, un homme de son prestige et de son énergie, en supposant qu'il n'eût pas commis la faute de froisser le sentiment catholique.

Les nouveaux élus étaient pour la plupart des jeunes gens de talent, habiles dans l'art d'écrire et de parler. Jamais la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada ne fut plus brillante, plus animée, jamais on y parla un plus beau langage.

Mais leurs succès réveillèrent les craintes et les alarmes que les imprudences, les exagérations de l'avenir avaient déjà jetées dans l'esprit du clergé et de la population, et que leurs adversaires surent exploiter. Ils montrèrent plus de franchise que d'habileté, plus de talent que de tactique. Ils eurent le tort de ne pas comprendre leur temps, de méconnaître la force des traditions religieuses du Bas-Canada. Ce fut un malheur pour eux et pour le pays.

Papin, le plus hardi de tous, ne craignit pas de donner, sur la question des écoles mixtes, un vote réproposé par la conscience de tous les catholiques de ce pays.

Il n'en fallait pas plus pour tuer un homme et même un parti.

Papin, défait aux élections de 1857, se remit à la pratique de sa profession et devint bientôt avocat de la Corporation, position lucrative et honorable qui devait lui permettre de rétablir l'ordre dans ses affaires, et de repaître bientôt sur la scène politique. L'âge, l'étude et la réflexion en eussent fait l'un des premiers hommes d'Etat et l'orateur le plus populaire du Bas-Canada. C'était ce que disait, le 26 février 1862, une foule nombreuse réunie autour de sa tombe dans le cimetière du village de L'Assomption.

Papin était mort!... à l'âge de trente-sept ans.

Il y avait deux hommes en lui: l'homme dont je viens de parler, si admirablement doué par la Providence de tous les dons du corps et de l'esprit, dont le jugement était droit et le cœur généreux, le logicien remarquable et le tribun puissant, dont les accents pouvaient remuer toute une nation, l'homme d'honneur et de talent qu'on aimait autant qu'on l'admirait.

Mais aussi il y avait l'homme de chair, au tempérament fougueux, au cœur ardent, aux fortes passions, à l'imagination hardie, à la nature impétueuse et indépendante, avide de plaisirs et de démons.

Celui-ci tua l'autre.

Cet homme à la sève féconde, à la tête altière, on le vit s'affaisser, se dessécher lentement, comme ces beaux et grands arbres que la foudre a frappés. Que c'était triste! Il lutta pourtant contre la mort, il se cramponna avec désespoir à la vie qui lui souriait.

Lorsqu'il vit que tout était fini, lorsque, déjà, il avait un pied dans la tombe, il eut un moment de révolte, il recula épouvanté et voulut remonter la pente qu'il avait descendue degrés par degrés. "Mourir... s'écria-t-il avec énergie, en frappant du poing ses longs bras décharnés, sa vaste poitrine amaigrie..., non..., non..., il y a encore de la vie là-dedans... C'est impossible!..., c'est impossible!..."

Ce fut le dernier cri de la matière.

Il se recueillit un instant et redevint calme. Une grande pensée avait frappé sa belle intelligence:—il venait de comprendre la vanité des choses de la terre. Il trouva pour mourir ce qui lui avait manqué pour vivre.

L. O. DAVID.

N. B.—M. Papin a été pendant quelques années associé à M. Lafrenaye, de cette ville; lorsqu'il est mort, il pratiquait avec M. Cyrille Archambault dont tout le monde déplorait, il n'y a pas longtemps encore, la fin prématurée.

Il avait épousé mademoiselle Sophie Homier, maintenant mariée à M. Ferdinand David, membre pour la Division Est de Montréal. Il laissa une jeune fille, mademoiselle Papin, qui vient de terminer son éducation au couvent du Sacré-Cœur.

#### COURRIER D'ONTARIO.

Beaucoup d'écrivains de la presse française, et des meilleurs des plus autorisés par le caractère et par le talent, recherchent en ce moment quelles sont les causes qui ont amené, dans les âmes et dans les cœurs, ces désordres violents qui ont fait les scélérats dont Paris a subi le joug sous le règne de la Commune. Ces articles sont intéressants à plus d'un titre, et quelques-uns ont une portée générale, qui fait qu'ici même nous pouvons en appliquer la doctrine et l'enseignement.

Il y a une page remarquable, sous ce rapport, dans une étude que publie la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre: *La fin de la Bohême*.

M. E. Caro, l'auteur de cet article, regarde le règne de la Commune comme l'invasion de la bohème littéraire dans un

gouvernement fait à son image, mais une bohème arrivée à un degré épouvantable de perversion intellectuelle et morale.

Puis il se demande quelles sont les causes qui ont surexcité jusqu'au délire, jusqu'au crime, ces vanités d'abord inoffensives, puis envieuses, à la fin démoniaques. Il cite alors le passage ci-dessous d'un chapitre des *Réfractaires*, de Jules Vallès, pour déterminer la part qu'il faut attribuer aux influences littéraires, dans la recherche de ces causes. Ce chapitre porte pour titre: *Les Victimes du livre*. Or, le livre peut faire des victimes partout, ici comme en France, comme ailleurs, comme partout.

••

Il commence à peu près ainsi: "Cherchez la femme, disait un juge. C'est le volume que je cherche, moi, le chapitre, la page, le mot... joie, douleurs, amours, vengeances, nos sanglots, nos rires, les passions, les crimes, tout est copié, tout. Pas une de nos émotions n'est franche: le livre est là... Combien j'en sais, de ces jeunes gens, dont tel passage, lu un matin, a dominé, défilé ou refait, perdu ou sauvé l'existence! Souvent, presque toujours, la victime a vu de travers, choisi à faux, et le livre la traîne après lui, faisant d'un poltron un crâne, d'un bon jeune homme un mauvais garçon, d'un poitrinaire un coureur d'orgies, un buveur de sang d'un buveur de lait, une tête-pâle d'une queue rouge... Balzac, par exemple, comme il a fait travailler les juges et pleurer les mères! Sous ses pas, que de consciences écrasées! Combien parmi nous se sont perdus, ont coulé, qui agitaient au-dessus du borborygme où ils allaient mourir, une page arrachée à la *Comédie humaine*! On ne parle que par millions et par ambassades là-dedans... La patrie tient entre les mains de quelques farceurs, canailles à faire plaisir, spirituels à faire peur, qui allument des volcans avec le feu de leur cigare, écrasent vertu, justice, honneur, sous la semelle de leurs bottes vernies... Que j'en ai vu de ces grands hommes de la province à Paris!... Combien on en a reconduit, de brigade en brigade, de ces illusions perdues! Les plus heureux jouent au La Palférine dans les escaliers de ministères, les antichambres de financiers, les cafés de gens de lettres, et font des mots, n'ayant pu faire autre chose! Ils attendent l'heure de l'absinthe, après avoir laissé passer celle du succès."

••

M. Caro est d'avis qu'il y a là de terribles vérités; et du reste, les faits le prouvent surabondamment.

Ecoutez bien ces paroles, pères et mères de familles, qui avez à veiller encore sur l'éducation de vos enfants: le roman moderne a sa part et une lourde part dans la responsabilité des derniers événements. Les exemples qu'il a donnés d'élégante friponnerie et de dépravation spirituelle, ont ébloui et fasciné nombre d'esprits faibles, que protégeait mal contre leurs propres penchants l'incertaine moralité de la société et du temps où nous vivons. Beaucoup de ces malheureux, qui n'ont fait leur éducation morale que dans ces livres, se sont conduits à travers le monde réel comme ils l'eussent fait dans le monde de ces fictions grossières et corruptrices. Ils se sont dit qu'ils feraient leur chemin dans la vie, et qu'ils tourneraient l'obstacle, s'ils ne pouvaient le surmonter en face. "Il faut entrer dans la société comme un boulet de canon ou s'y glisser." Ils étaient bien résolus à s'y glisser, s'ils n'étaient pas les plus forts. L'essentiel était de se faire une place à tout prix. Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus fin....

On le voit, lecteurs, si le roman est amusant, il a bien ses dangers.

••

Pontmartin, dans le *Correspondant*, tombe également sur Balzac.—"Balzac, dit-il, a été le précurseur, que dis-je? l'introduit des roués et des viveurs, héros de coulisses et de bou-doirs, qui sont devenus, par le conseil de leurs créanciers, les hommes du coup d'Etat; des jeunes ambitieux, brouillés d'orgueil, sans expérience et sans génie, qui, après avoir appris, dans les crémères, la politique et la guerre, se sont improvisés organisateurs, dictateurs et stratèges au profit des Prussiens; et enfin des scélérats, qui ont réuni en leurs personnes, dans l'insurrection communiste, les deux genres d'hostilités auxquelles la société risque de tomber, si elle n'y prend garde: la démagogie et le crime."

Pontmartin n'oublie pas que Balzac s'est tout spécialement attaché à développer cette idée, à savoir: que la société française va de mal en pis, parce que le gouvernement s'obstine à n'employer que des vieillards, parce que la *gérontocratie* comprime et laisse mourir de faim toute une génération de jeunes hommes de génie.... Eh bien, l'occasion est venue; elle s'est même multipliée sous forme de révolution. Elle a ouvert toutes les portes des palais et des chancelleries à tous ces jeunes martyrs du monopole des Mathusalem de la politique... En 1848, ils n'ont été que dangereux, tapageurs et impuissants; en 1870, ils ont été incapables et funestes; en dernier lieu, la jeunesse révolutionnaire a été représentée par les septuagénaires Crémieux, et Glais-Bizoin, par les sexagénaires Jules Favre, Arago et Pelletan; et, au bout de trente-deux ans, c'est M. Thiers, trop vieux en 1839 au gré de M. de Balzac et de ses héros, qui s'est trouvé seul assez jeune pour conjurer les périls et atténuer les désastres accumulés par la tardive jeunesse de M. Crémieux et la précoce expérience de M. Gambetta. Il y a là de bien dures vérités pour le parti républicain....

••

Nous avons célébré, mardi dernier, le centenaire de Sir Walter Scott. Cette petite fête a valu aux employés des banques, du commerce, ainsi qu'aux fonctionnaires des ministères et des chambres, un joli congé, qu'ils ont employé en parties de chasse, de pêche, de canotage, etc., etc. Je suis sûr qu'ils trouvent tous à présent que Walter Scott est le plus grand des romanciers. Il faut dire que le matin, plusieurs de ces heureux mortels étaient dans l'incertitude. Ils n'osaient pas se risquer au dehors de la ville. C'est, voyez-vous, qu'il y avait tout à la fois apparence de pluie et de beau temps.

Alors, en attendant le réveil du soleil, vers midi, ils faisaient ce spirituel calembour, qui eut un rare et légitime succès:

—Pleura-t-il? Ne pleura-t-il pas? Avec un temps pareil on ne sait pas à quoi centenaire!

••

Une réclame que je recommande à qui de droit. Cela se débite sous forme de prospectus. Au recto, se trouve une annonce banale d'un M. Crépin, qui vend tout ce qu'on veut, depuis des montres jusqu'à des journaux, en passant par des chapeaux et des livres.

Ceci n'a rien que d'ordinaire, mais le verso est tout un poème.

Au milieu se trouve une image représentant un monsieur à l'œil satisfait et goguenard, assis dans un grand fauteuil. Ce grand fauteuil est lui-même fiché au haut d'une colonne sur le chapiteau de laquelle on lit: BONNE RENOMMÉE.

Le long de cette colonne, des bouchonniers essayent, mais en vain, de se pousser les uns les autres, tandis qu'à droite un monsieur est précipité d'une échelle qui se brise, et qu'à gauche un autre concurrent voit se casser une corde qui devait l'amener au sommet du monument.

Au-dessous de ce chef-d'œuvre de composition, on lit:

Quelques brocanteurs,  
déguisés en concurrents de la maison  
CRÉPIN AINÉ

ÉPROUVENT DES MALHEURS

qui les empêchent d'arriver à la bonne  
renommée,

TOUT CELA

parce qu'ils ne savent pas que,  
pour arriver à une bonne renommée,

IL NE FAUT NI ÉCHELLES,

NI FICELLES,

mais du travail et de la loyauté.

••

Un vrai mot de journaliste dans la bouche d'un prince. C'est l'héritier de la couronne d'Autriche qui l'a commis.

Ce prince était en tournée officielle. Un peu fatigué des harangues, il suivait tout pensif une belle route ombragée, silencieuse et solitaire, et comme un courtisan de sa suite lui demandait s'il était content de cette excursion:

—Oh! oui, répondit-il, car au moins les che aux ne font pas de discours.

Hé, hé, prince, c'est peut-être pour cela que Buffon a déclaré, du haut de ses manchottes, que le cheval était le plus noble des animaux....

••

Vraiment, cela rappelle Henri IV, le spirituel Béarnais.

Henri IV était donc de passage à Amiens, et au moment où il entra dans la ville, les députés vinrent le recevoir et le complimenter; un d'eux débuta ainsi:

—"Roi très-grand, très-bon, très-clément, très-magnanime..

—"Ajoutez aussi: et très-las," interrompit le roi.

Et il s'en alla dîner, mais au moment d'entrer dans la salle, un orateur l'interpella ainsi:

—"Agésilais, roi de Lacédémone, sire....

—"Ventre-saint-gris, s'écria le Béarnais, j'ai bien entendu dire quelque chose de cet Agésilais, mais il avait diné, et je suis à jeun, moi!"

••

Henri IV savait également témoigner sa reconnaissance à propos. Un jour qu'un envoyé d'Espagne s'étonnait de voir le prince entouré et pressé par une foule de gentilshommes:

—"Si vous m'aviez vu un jour de bataille, fit-il, ils me pressaient bien davantage."

••

Une jolie annonce, tirée d'un journal belge:

"Un jeune homme ayant une belle position et une belle main, désire épouser une jeune personne d'un intérieur agréable. Répondez aux initiales E. D. M.—Y joindre la photographie, si possible."

Il me semble que ce n'est guère possible....

C. T.

M. de Thémis vient de publier, dans la *Patrie*, à propos de la première communion qui a eu lieu récemment dans l'église de la Trinité, quelques pages religieuses et poétiques, dont nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs:

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

Ce n'est pas encore dans les salles de spectacle que nous pouvons aller entendre ces accords et ces chants qui, depuis dix mois, nous font défaut. Les derniers que nous y entendîmes furent les hymnes de guerre, les chants du combat. Avec quel enthousiasme patriotique on en répétait en chœur le fier refrain! Avec quelle ardeur belliqueuse! Puis les tristes nouvelles se succédèrent, opiniâtres, décourageantes, incroyables à force d'être terrifiantes: les chants, sinon l'ardeur guerrière, s'éteignirent graduellement.

Vint ensuite les tristesses du siège avec leur hâte cortège, les souffrances de la famine, les angoisses de l'isolement, plus cruelles encore que celles de la captivité elles-mêmes, et les mornes abattements d'une paix dont le sabre du vainqueur traça les humiliantes conditions. Il n'importe; sanglante et humiliée, la France n'aurait pas tardé à se relever. L'ennemi la regardait déjà avec défiance, lui qui l'avait tenue un moment sous son genou: il se demandait si l'altière vaincue, une fois ses blessures cicatrisées, ne quitterait pas ses vêtements de deuil pour tirer de nouveau l'épée et revenir au combat;—quand un nuage de sang passa sur le front de Paris et affola son cerveau.

Plus de chants de guerre, cette fois, mais les obscènes chansons de l'orgie, de "l'orgie rouge". Le vainqueur lui-même, étonné, méfiant d'abord, se rassura et sourit de son sourire sinistre. Toutes les furies de l'enfer s'étaient déchaînées sur la capitale, qu'il observait des remparts de nos forteresses; soudain il tressaillit, une secrète épouvante le fit frissonner: il songea à ce qui aurait pu lui arriver si cette infernale légion s'était ruée sur lui au lieu de s'acharner à ceux-là mêmes qui l'avaient combattu. Et l'orgie faisait rage toujours; la torche l'éclairait de ses sanglantes lueurs, et l'on entendait les gémissements et le râle des victimes lâchement assassinées...

Aurait-on osé regretter les accords et les mélodies des salles de spectacle?

Ce n'est pas là qu'on peut encore les chercher, disions-nous.—Où donc alors?—Dans les églises, dans ces mêmes églises où résonneront d'impurs propos, et que les sectaires avaient choisis pour y tenir leurs comices impies. Ces églises, d'où quelques-uns des pasteurs furent arrachés et n'y sont revenus que pour y trouver, martyrs glorieux, l'asile des trépassés, ces églises nous sont enfin rendues, et elles retentissent de nouveau des célestes cantiques. A défaut d'autres mélodies, c'est donc de celles-ci que nous nous occuperons, et elles valent bien les *cazavats* et les duos d'amour des scènes musicales. Interrogez plutôt les œuvres de Marcello et de Palestrina, de Pergolèse et de Mozart; de Pergolèse, dont le *Stabat* est le plus précieux fleuron de sa couronne immortelle; de Mozart, l'artiste croyant, le chantre chrétien, qui voulut clore le volume de sa vie simple, laborieuse et presque austère, par une page de piété. Il